

LES CERISES ET LES ROSES

MARCUS MALTE



Sur la photo, pleine page, on voit le couple au milieu d'une foule, une église en arrière-plan. La jeune femme est blonde, grande, mince, belle. Sa peau diaphane ne se démarque presque pas du tissu de sa robe. Le jeune homme est blond, grand, mince, beau. Ils se donnent la main. Des pétales blancs pleuvent sur eux. Peut-être des pétales de roses ou de fleurs de cerisiers.

On dit « diaphane » pour la peau des princesses de race blanche.

Ce n'est pas un couple ordinaire, assurément. Les couples ordinaires ne font pas la une des magazines. Le jour de leur mariage, les couples ordinaires sont souvent pris en photo. Par des membres de la famille, des proches, des amis, quelquefois par un photographe de profession dont ils ont loué les services. Mais jamais, en aucun cas, l'une des photographies prises au cours de la cérémonie ne sera reproduite sur la couverture d'un magazine à grand tirage.

Marianne garde une photo de son mariage dans un cadre numérique 7 " offert par sa belle-sœur Lydie. Le cadre est posé sur la commode de la chambre, face au lit.

Marianne s'est mariée avec Anthony au mois de juillet de l'année dernière. Cela a été rapporté dans une colonne du *Courrier picard*. Sa belle-sœur l'a découpée. On peut y lire leurs noms et prénoms parmi la liste des noms et prénoms de huit autres couples qui convolaient le même jour dans la région. Tous des couples ordinaires. Pas comme celui-ci. Le titre l'annonce clairement : « Le mariage de l'année ». Vingt-

deux pages du magazine y sont consacrées. Marianne feuillette. Il y a d'autres photos, des légendes, des textes, un reportage complet. L'auteur de l'article nous rappelle que la jeune épouse est la fille aînée d'un riche homme d'affaires français. Une fortune estimée à 17,2 milliards d'euros. La septième mondiale selon le classement « Forbes ». L'heureux élu, pour sa part, est l'héritier d'une grande dynastie industrielle italienne. L'auteur de l'article précise que les tourtereaux se sont connus à Naples deux ans plus tôt et que la jeune femme a su au premier regard que le bel Italien serait l'homme de sa vie. Leur union a été célébrée à l'automne en la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Bazas (Gironde), classée au Patrimoine mondial de l'Unesco. La mariée, raconte l'auteur de l'article, s'est d'abord faufilée jusqu'au parvis dans une Rolls Royce Phantom III de 1937, jaune et noire. Elle a fait son entrée dans la cathédrale au son du concerto pour violon et orchestre de Mozart interprété par le virtuose russe Vladimir Spivakov. Elle a traversé la nef dans sa magnifique robe en organza blanc posé sur tulle blanc, brodée de roses anciennes, fils d'argent et tubes de cristal, et agrémentée d'un voile de sept mètres de long en soie, incrusté de dentelle, brodé de paillettes et d'éclats de cristal. Une merveille imaginée par John Galliano en personne, le styliste vedette de la maison Dior. L'auteur de l'article en profite d'ailleurs pour rendre hommage aux petites mains de Dior qui ont travaillé 700 heures sur la robe et 450 heures sur le voile pour coudre et broder les 165 mètres d'organza, les 180 mètres de tulle et les 152 mètres de dentelle constituant cette œuvre d'art - si monumentale qu'il a fallu affréter un camion pour la transporter depuis la capitale. Marianne regarde les images. Elle n'est pas jalouse, n'éprouve aucune espèce d'envie. Elle sait bien que tout cela n'existe pas. Ce n'est pas vrai. C'est un film. C'est un conte de fée. C'est Blanche-Neige ou Cendrillon. L'auteur de l'article fait justement remarquer que les princes ne manquaient pas parmi les six cent cinquante invités de la noce. Il y avait les princes de sang : le prince Aimone d'Aoste et sa

fiancée la princesse Olga de Grèce, l'Infante Elena d'Espagne et son époux don Jaime de Marichalar, les princesses Maria-Pia et Marie-Gabrielle de Savoie, le prince Charles de Bourbon-Sicules, duc de Calabre, et son épouse Camilla. Auxquels on peut ajouter les princes de la politique, les princes de la chanson et du cinéma, ou encore les princes de l'industrie et de la finance, dont l'auteur de l'article décline la liste impressionnante de noms. Auraient pu y figurer Peau d'âne ou Merlin l'enchanteur que Marianne n'en eût été ni plus ni moins étonnée. Tout ce beau monde, poursuit l'auteur, s'est retrouvé le soir au château du père de la mariée, où fut donné un somptueux dîner. On y but de grands crus pour accompagner le menu composé par le chef 3 étoiles Michel Guérard, que l'on mangea dans des assiettes peintes par Joy de Rohan Chabot, sur des nappes dessinées par Isabelle de Borchgrave.

L'auteur de l'article conclut en rapportant que le père de la mariée a voulu pour sa fille unique une cérémonie chic et sobre.

Marianne survole. De très haut. Elle atterrit bientôt en entendant son propre nom retentir dans la salle. On l'appelle. C'est son tour. Marianne referme le magazine, le repose sur la table basse.

« Les petites mains de Dior »... L'expression lui est restée. Elle lui trotte dans la tête, charmante, légère, tandis que son corps gît sur la table d'auscultation. La sonde balaie son ventre. Marianne fixe le plafond.

« Les petites mains de Dior »...

- Vous voulez savoir ? demande tout à coup le médecin.

Marianne le regarde sans comprendre.

- Savoir quoi ?

Le médecin incline le visage sur le côté. Il l'observe un instant. Puis lui sourit.

- Le sexe. Si c'est un garçon ou une fille. Vous préférez savoir, ou non ?

Il a l'air jeune. Il a un joli sourire et un regard bienveillant. Marianne sent les larmes brusquement lui monter aux yeux. Elle prend une large inspiration et se détourne.

- Non.

De retour dans sa voiture, elle demeure un long moment assise derrière le volant, à l'arrêt. Inerte. Quelque chose pèse, quelque chose la cloue. En cette année 2006 le montant du SMIC s'élève à 970,33 euros net pour 151,67 heures de travail. Pour l'instant les Assedic lui en verse les trois quarts, mais dans quatre mois elle n'y aura plus droit. Dans quatre mois le bébé sera presque là. Impossible d'être embauchée dans cet état. Subsistera uniquement le salaire d'Anthony. À deux, ils pouvaient s'en sortir. À trois ?

Marianne s'aperçoit que ses joues sont mouillées. Elle les essuie. Elle se secoue. Elle ne doit pas penser à ça. Un enfant est une fête, un enfant est un trésor. Elle démarre. Dans sa tête, elle se répète : « Les petites mains de Dior... Les petites mains de Dior... »

*

La sonnerie a tout juste le temps de se déclencher que déjà Anthony a la main sur le réveil. Il l'éteint. Souffle bloqué, oreille tendue, il guette. Aucun bruit. Par chance, la petite n'a rien entendu. Elle dort. Son lit pliant est du côté de Marianne, à vingt centimètres du leur. Anthony relâche sa respiration et se faufile hors des draps. Il est 5 h 10. Le jour n'est pas encore levé. Marianne a les yeux ouverts mais elle ne bronche pas. Le cadre numérique diffuse une faible lueur dans la chambre. Ils le laissent éclairé, la nuit, comme une veilleuse. Cela rassure la petite. La joue sur l'oreiller, Marianne regarde la photo. Dans le noir on ne voit qu'eux : les mariés. Ils sont beaux, ils sourient. Cela la rassure, elle aussi. Vingt minutes plus tard, Anthony quitte l'appartement. Marianne entend la porte se refermer. Elle sait qu'elle ne se rendormira pas. Anthony retrouve son beau-père, René, devant le portail de l'usine. René est le père de Marianne. Anthony et lui travaillent dans la même unité, ils font les trois huit. Cette semaine, ils sont du matin. René est un des plus anciens de la boîte. Trente-deux ans de bons et loyaux services à ce jour. On le respecte, on l'écoute. Il n'a pas été pour rien dans l'embauche de son gendre. Pourquoi pas lui plutôt qu'un autre ? Anthony est un bosseur, il est réglo, pas de souci. Et en plus, il est le mari de sa fille. La famille, ça compte.

- Ça va, la petite ? demande René.

- Ça va, dit Anthony. Elle dormait encore quand je suis parti. Marianne aussi.

René hoche la tête, satisfait.

- C'est bien.

Anthony finit sa cigarette, puis tous deux vont pointer, en même temps que les trois cent vingt autres ouvriers du matin. Il est 6 heures.

L'usine Alciar produit des jantes. Tout a failli s'arrêter il y a quelques mois. La direction demandait aux salariés de laisser tomber les trente cinq heures pour revenir à quarante, et d'abandonner également la

prime de fin d'année. C'était ça ou la fermeture pure et simple du site. Pas viable autrement, paraît-il. La direction a proposé un référendum. René, le vieux sage, a été consulté par bon nombre de ses collègues. Il était contre cet accord. Tout seul, il aurait dit non. Il n'aurait pas lâché. Mais il a pensé à sa fille et à son gendre. Et au bébé. Au final, il a voté pour et beaucoup l'ont suivi, assez pour que l'accord soit signé. En échange, la direction a promis qu'aucun emploi ne serait plus menacé pour au moins les cinq ans à venir.

Anthony s'est remis à respirer.

La terre a tremblé, mais ils sont toujours debout.

En mai, lors des élections présidentielles, Anthony donne sa voix au candidat de la France qui se lève tôt. Ce type n'est peut-être pas de son bord mais il a l'air bien. Il est énergique, motivé, il va éradiquer le chômage et faire grimper en flèche le pouvoir d'achat. Anthony croit en lui. Malgré tout, il ne s'en vante pas. Il ne le dit à personne, même pas à Marianne. Il sait qu'il n'est pas le seul, à l'usine, à avoir fait ce choix, mais très peu en parlent, très peu l'avouent. Marianne ne vote pas. La politique, elle s'en fout.

En cette année 2007, la valeur du SMIC atteint 995,24 euros net.

*

Dernier dimanche de juin. Il fait beau. René tient sa petite-fille, Léa, dans ses bras. Ils sont debout devant la fenêtre. À travers les carreaux, René désigne à la gamine une silhouette, dehors, dans le jardin.

- Regarde. Qui c'est, ça ?... Hein ? C'est qui ?... C'est maman !

Marianne ne les voit pas. Elle est courbée vers le sol, elle bine. René ne peut pas s'empêcher de penser que Marianne ressemble à sa mère, ainsi. C'était elle, Chantal, qui l'avait voulu, ce petit bout de jardin. Cinquante mètres carrés. Elle y tenait. Et puis elle avait le don. Tout poussait sous ses doigts. Carottes, salades, tomates, radis, artichauts, tout. Et les roses, bien sûr. Ses roses. Depuis qu'elle est morte, le jardin est mort aussi. En friche. René n'a pas le courage, ni la main verte. Marianne s'est mis en tête de le ressusciter. Elle veut faire des légumes, elle dit que ce sera toujours ça d'économiser, et qu'au moins ils sauront ce qu'ils ont dans leurs assiettes. Elle a pris l'habitude de venir ici presque chaque après-midi. Elle emmène la petite avec elle. Le matin, elle travaille. Elle a trouvé un remplacement comme vendeuse dans une boulangerie. Au black. C'est mieux que rien. Marianne dit que ça met un peu de beurre dans les croissants. Pour cet été, elle a trouvé aussi : elle va bosser dans un routier sur la nationale 31. Elle commence la semaine prochaine.

Marianne songe de plus en plus à s'inscrire à une formation. Elle n'a pas fait d'études, elle n'a pas de diplôme. Elle aimait l'école et elle se débrouillait plutôt bien en classe, mais sa mère a eu ce cancer quand elle était au lycée. Cela a tout changé. Elle voyait son père qui trimait comme un dingue, avec ces horaires de dingue. Elle le voyait triste et malheureux, et seul désormais à tout porter sur ses épaules pour s'en sortir. Elle se trouvait égoïste. Elle voulait l'aider, d'une manière ou d'une autre. Elle n'avait rien trouvé de mieux que de lâcher l'école pour travailler. La vie active, comme on dit.

René regarde sa fille remuer la terre. Il pense à son épouse. Il pense

à sa propre mère aussi. Toutes ces femmes courageuses. Il pense aux morts. Il pense aux plantes qui naissent et fleurissent et finissent par disparaître un jour. Les cerises et les roses. Il pense aux chansons. Des souvenirs. Sa mère n'avait pas une très belle voix mais elle avait du cœur. Le premier mai ils mangeaient tous ensemble et quand elle entonnait « Le temps des cerises » à la fin du repas, tout le monde se taisait. « J'aimerai toujours le temps des cerises... C'est de ce temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte... Et Dame Fortune, en m'étant offerte, ne pourra jamais calmer ma douleur... » C'était un truc à vous filer la chair de poule. Cette petite bonne femme qui chantait. Elle était debout dans la salle à manger mais on aurait dit qu'elle se dressait sur une barricade face à toutes les armées du monde. Face à tous les salauds du monde.

Chantal, elle, c'était autre chose. Chantal, c'était les « Roses de Picardie », sa chanson préférée. Leur chanson à eux deux. La chanson de leur amour. Quand ils étaient jeunes. Quand ils dansaient. En rentrant dans la maison, Marianne découvre son père en train de valser dans la cuisine avec la gamine dans les bras. Elle reste devant la porte à les regarder. Du pouce elle écarte une mèche collée sur son front en sueur. Ses mains sont pleines de terre. Le couple insolite tournoie lentement devant ses yeux. La petite rit aux éclats et sa joie contraste avec la voix grave et les paroles nostalgiques que fredonne son grand-père. « Souviens-toi, ça parlait de la Picardie... Et des roses qu'on trouve là-bas... Tous les deux, amoureux, nous avons dansé... Sur les roses de ce temps-là... »

L'été passe.

L'annonce tombe en novembre, comme une bombe : l'usine va fermer. C'est prévu pour dans quatre mois. Stupéfaction et colère. Les ouvriers déclenchent une grève sur le tas. Ils bloquent la nationale qui longe le site. Les trois quarts d'entre eux refusent de reprendre le travail. Lorsque Marianne apprend la nouvelle, ses jambes se déroberent. Elle est obligée de s'asseoir. Elle se prend la tête entre les mains.

- Ils avaient promis... gémit-elle. Ils avaient promis... Ils avaient promis...
C'est tout ce qu'elle est capable de répéter.

- On s'est fait baiser ! crache Anthony.

C'est le sentiment général. Les employés ont tout accepté : la suppression de la prime, l'abandon des trente cinq heures. Depuis près de deux ans, ils marnent quarante heures par semaine. Ils voulaient travailler plus et gagner plus. Ils ont tout gobé. Les menaces, les promesses. Tout ça pour quoi ?

- On s'est fait baiser par ces putains d'enfoirés ! gueule Anthony en écrasant son poing sur la table.

À Noël, ils font semblant. Pour la petite Léa et pour les enfants de Lydie et Franck. La famille se réunit chez René le soir du réveillon. Le cœur n'y est pas, l'esprit non plus. Mais qu'au moins les gamins soient contents. Marianne et Anthony avaient décidé de ne rien s'offrir cette année, mais Anthony a craqué. Il tend un paquet cadeau à Marianne. Surprise. C'est du parfum. « Flower » by Kenzo.

- T'aimes bien les fleurs, non ? souffle Anthony d'un air désolé.

Il s'excuserait presque. Marianne regarde son mari. Elle pince les lèvres. Elle ne sait pas si elle va se mettre à sourire ou à pleurer.

En cette année 2008, la valeur du SMIC a franchi un cap et atteint 1025,22 euros net.

*

Le tribunal a dit non. Les magistrats ont débouté la demande d'annulation de la procédure de fermeture de l'usine. Ceci malgré le rapport du cabinet d'expertise ayant clairement établi que le groupe Arcial, deuxième producteur mondial de jantes, poursuit bel et bien une stratégie de délocalisation vers les pays « low cost », décidée dès 2006. Et ce, alors même que sa situation économique est florissante et que sa compétitivité n'est pas menacée. La crise n'est qu'un prétexte. Toujours selon ce rapport, la fermeture du site français permettrait à celui de Timisoara, en Roumanie, d'accélérer sa croissance de manière significative. Autre conclusion accablante pour Arcial : l'expert démontre que l'équipementier a tout bonnement organisé les surcoûts de fabrication de son usine en France, ceux-là même qu'il évoque pour en justifier la fermeture. De quelle façon ? En concentrant sur ce site la production de séries à fort taux de rebuts ! Ce n'est plus une impression, c'est une certitude : ils se sont fait baisser. Et dans les grandes largeurs. Les preuves sont là.

Suite à la décision du tribunal, une centaine d'ouvriers se rend devant le bâtiment de la sous-préfecture. Ils ne comprennent pas. Ils ont la rage. Ça dégénère. Des vitres sont brisées, des portes défoncées, des bureaux saccagés. Des gars finissent au poste. La sous-préfecture porte plainte, elle estime la facture des dégâts à 23 000 euros. Les gars sont relâchés mais ils devront passer devant le juge. Ils devront payer.

Anthony aurait dû être de la partie. René a réussi à le convaincre de ne pas y aller. De justesse. Il sait comment ça peut finir, ce genre d'équipée. Manquerait plus que le jeune se prenne un mauvais coup ou qu'il en donne un. C'est si vite arrivé. René sait aussi qu'il ne pourra pas toujours tenir son gendre. La grève se durcit chaque jour. Et ça dure. Des réunions, des AG, des négociations, des votes. « Marre de tout ça ! » vocifère Anthony. René l'ancien est encore

un peu écouté. Il essaie de calmer, de tempérer quand son gendre et d'autres voudraient tout casser. Il les comprend. Au fond il leur donne même raison, il est d'accord avec eux. C'est malheureux mais les patrons ne comprennent que ça : la force. La violence. Et si ça ne résout pas, au moins ça soulage. Y a qu'à la rayer de la carte, leur putain d'usine, puisque c'est ça qu'ils veulent ! Y a qu'à tout faire sauter et leurs sales gueules avec !... Est-ce que c'est ça qu'il pense, René ? Oui. Non. Des fois oui, des fois non. Des fois peut-être. Il ne sait plus. Même s'il ne le montre pas, il est perdu lui aussi. Paumé. Malgré tout, il pense aux conséquences. Il pense à sa fille et à sa petite-fille.

Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ?

René raconte à Marianne la marche de la veille. Tous les collègues étaient là. Ils sont partis du site à pied. Sept kilomètres pour rallier le centre ville. Devant chaque usine où ils passaient des ouvriers les attendaient et se sont joints à eux. Sans rien se dire, sans se concerter. C'était pas prévu, dit René. C'était spontané. Ils étaient des centaines, des milliers à rejoindre le cortège et à grossir les rangs, au fur et à mesure. De toutes les usines du secteur. Juste par solidarité. Parce qu'ils savent que ça peut leur tomber dessus à eux aussi. D'un jour à l'autre. Ils savent que ça peut être leur tour, la prochaine fois. Comme la Sodex qui a fermé l'année dernière. Comme Saint-Gobain demain, ou Allais, ou la Gerco, ou Serudis. Tous dans le même sac, la même galère. Tous unis, tous solidaires. Ça faisait un sacré défilé, à la fin, dit René. Ils étaient partis neuf cents, ils sont arrivés douze mille. T'imagines ça ? C'était beau... souffle René en se tournant vers sa fille.

Ses yeux brillent. Ça ressemble à de la fierté.

- Super ! lâche soudain Marianne. « Tous ensemble ! Tous ensemble ! »... Génial !... Et ça a servi à quoi, tu peux me dire ?

Sa voix est tranchante. Elle a, aux lèvres, un pli amer qui la vieillit. Elle fixe son père d'un regard dur.

René baisse les yeux. Il n'y a rien à répondre.

Marianne a entamé sa formation. Elle veut devenir auxiliaire de vie. Elle n'y connaissait rien mais elle a vu qu'il y avait du boulot dans cette branche. De la demande, des débouchés. Elle s'est lancée et elle s'aperçoit qu'elle aime ça. Elle redécouvre le goût d'apprendre. Elle est motivée et assidue. Elle veut ce diplôme. Elle veut le job, au bout. C'est du concret, ça, au moins.

Neuvième semaine de grève à l'usine Arcial. L'arrêt total du travail a été décidé à la majorité. Les ouvriers pointent et puis ils restent là, désœuvrés. Ils se réchauffent devant le feu, ils se serrent les coudes en attendant. En attendant quoi ? Les syndicats ont mis en place une cellule psychologique. Il y a des gars qui se lézardent de l'intérieur. René essaie de garder toujours un œil sur son gendre. Les heures n'ont jamais été aussi longues.

Un samedi après-midi, René se rend sur la tombe de sa femme. Il lui explique la situation. Il lui demande conseil. Chantal demeure silencieuse. René ne lui en tient pas rigueur. En partant, il dépose à ses pieds les roses qu'il a coupées pour elle.

À la treizième semaine de grève, c'est fini. Pour de bon, cette fois. Après d'âpres négociations, direction et syndicats se sont mis d'accord sur le montant des indemnités de licenciement. Chaque employé se verra octroyé une prime extra-légale de 17 000 euros. Ils n'obtiendront pas plus. « C'est un compromis acceptable », estiment les leaders syndicaux. En entendant ça, Anthony approuve en remuant doucement la tête de haut en bas. Puis il soulève une chaise et la fracasse contre le sol. Ils doivent s'y mettre à trois pour le ceinturer avant qu'il ne démolisse tout ce qui se trouve entre ces murs et au-delà.

Et maintenant ?

Trente-quatre ans de bons et loyaux services. Trente-quatre ans de sa vie. René regarde tomber la pluie derrière la vitre. À 53 ans, il se sent plus vieux que tous ses ancêtres réunis. Faible, épuisé, exsangue.

On lui a sucé sa moelle et son sang. Se peut-il qu'à 53 ans on soit arrivé au bout du rouleau ? Ce n'est pas seulement un emploi qu'il a perdu, ce sont tous ses repères. René se sent déboussolé. Et inutile aussi. Inutile, surtout.

L'hiver est particulièrement précoce, cette année.

Décembre approche et Marianne s'interroge au sujet de la prime de Noël. Elle se demande s'ils y auront droit. Elle a lu quelque part que cette prime était accordée à certains bénéficiaires de minima sociaux, tels que le RSA, le RMI, l'ASS, l'AI, l'ACCRES, la RPS, ou l'AER. Marianne fait-elle partie de l'une ou l'autre de ces catégories ? RPS, peut-être ? Et Anthony ?

La prime de Noël s'élève à 152,45 euros pour une personne seule, 228,67 euros pour un foyer de deux personnes, 274,41 euros pour un foyer de trois personnes. Pas 274, pas 275. Au centime près. Pas un de plus ou de moins. Marianne se demande vaguement d'où sortent ces chiffres. Comment ces montants sont-ils calculés ? Sur quelles bases ? En vertu de quels critères ? On peut imaginer que ce sont les lutins du père Noël qui les ont fixés. Là-bas au Pôle nord ou à Pôle Emploi ou dans quelque autre recoin froid d'un ministère ils ont dû plancher dur dessus. À s'en faire chauffer le bonnet.

En cette année 2009, la valeur du SMIC poursuit sa fulgurante ascension et culmine à 1044,08 euros net.

*

- Il va s'en tirer, dit René.

Les autres acquiescent en silence. Il semble qu'il n'y ait rien à ajouter. Pourtant les quatre hommes ne se décident pas à partir, à se séparer. Ils battent doucement la semelle sur le parking de l'hôpital, les mains dans les poches. Ils évitent de se regarder.

- Il a la peau dure, le Martial, dit René. Il lui en faut plus que ça. De petits nuages de vapeur s'échappent de sa bouche comme des fumerolles.

La femme de Martial Arnaudet a trouvé son mari couché sur le lit conjugal, la veille, en fin d'après-midi. Il avait enfilé son bleu de travail. Le logo « Arcial » jaune sur la poitrine. Huit boîtes de cachets vides à ses côtés, sur le couvre-lit. Les secours sont arrivés à temps. Ses jours ne sont plus en danger. Pour cette fois.

Les quatre hommes restent groupés sur le parking. Ils fument. Ils se taisent. Pas la peine de demander aux anciens collègues où ils en sont, s'ils ont retrouvé quelque chose. La réponse, ils la connaissent. Ça débauche à tout va, qu'est-ce que tu veux qu'ils trouvent ? Le bassin industriel prend l'eau. Cinq usines en dix ans dans la région. Coulées. Et jamais aucun plan de reconversion prévu en amont.

Martial n'est pas le premier et il ne sera pas le dernier. Ils ont bien conscience que ce n'est pas fini. Au mieux les tensions, les divorces, les familles qui implorent. Au pire les suicides, les « gestes désespérés » comme disent les journaux. La liste va s'allonger, c'est obligé. Avec tous ces types qui se retrouvent à rien faire du jour au lendemain. Du matin au soir. Qui errent. Qui ruminent. Qui ne peuvent plus payer leur baraque. Qui sont pris à la gorge. Pas besoin de parler, ils savent tous les quatre qu'il y en aura d'autres. Parmi eux, qui sait ? Le prochain sur la liste. C'est peut-être pour ça qu'ils ne se décident pas à se séparer.

On s'étonne, certaines années, que le printemps revienne. Et pourtant. La petite Léa a soufflé ses bougies. Quatre ans déjà. Elle joue à la

dînette, assise par terre dans le jardin, sous le regard de ses parents et de son grand-père. Elle partage un plat de cailloux avec un hôte invisible.

- Elle est grande, maintenant, dit René. Ce serait bien qu'elle ait sa chambre à elle.

Marianne pousse un soupir, agacée. C'est l'idée fixe de son père, en ce moment. Il voudrait qu'ils emménagent ici, elle et son mari et sa fille. Il y a deux chambres dans la maison. René dit qu'il n'a pas besoin d'autant de place pour lui tout seul. Lui, il prendrait leur appartement, qui ne dispose que d'une chambre. Ça lui suffirait amplement. Pourquoi ne feraient-ils pas l'échange ?

C'est au moins la dixième fois qu'il revient à la charge. Marianne refuse. Elle ne veut pas en entendre parler. Ils vont bientôt installer un clic-clac dans leur salon, pour Anthony et elle. C'est prévu. Ils laisseront la chambre à la petite. Elle l'aura, sa chambre à elle.

- Et puis il y a le jardin, relance René. Un jardin, c'est toujours bien pour les gamins...

Anthony ne dit rien. Comme souvent, ces derniers temps.

Un air absent.

Anthony est un bon père. Il s'occupe de sa fille. Beaucoup plus, depuis qu'il ne bosse plus. Il fait de son mieux. Il la récupère à la sortie de l'école, il la douche, il la fait manger. En général, quand Marianne rentre, la gamine est déjà en pyjama, elle n'a plus qu'à l'embrasser et à la mettre au lit. Anthony a aussi préparé le repas pour eux deux. Ils mangent ensemble, une fois que Léa est couchée. Marianne a terminé sa formation. Elle a réussi. Elle était fière : c'est son premier diplôme. Quasiment dans la foulée elle a trouvé du boulot. Aide à domicile. Elle se partage entre deux personnes âgées et une femme adulte handicapée. Trente heures par semaine. Ça lui plaît bien, comme job. Elle a des responsabilités, et c'est vrai qu'elle a l'impression d'aider réellement ces gens à vivre. À mieux vivre. C'est valorisant. Le seul petit hic, ce sont les horaires. Elle est rarement

de retour avant 21 heures. Pas l'idéal pour sa fille. Mais on s'adapte. Un soir, en rentrant, Marianne découvre l'appartement plongé dans l'obscurité. Elle marque un temps d'arrêt sur le seuil. Elle appelle :

- Tony ?

Sa voix est curieusement faible et grêle. Pas de réponse. Elle s'avance d'un pas et cherche l'interrupteur. Quand la lumière jaillit, Marianne sursaute en apercevant son mari et sa fille sur le canapé du salon. La gamine est allongée sur le dos, les yeux clos, la bouche entrouverte. Elle porte encore ses habits de la journée. Sa jambe droite pend à moitié dans le vide. Son père est assis à l'autre extrémité du canapé, le menton sur la poitrine. Il ne bouge pas.

- Anthony ?... répète Marianne.

Son cœur s'est mis à battre plus vite. Plus fort. Elle s'approche et se penche sur sa fille. Elle met d'interminables secondes à percevoir le souffle léger qui s'échappe d'entre les lèvres de l'enfant. Puis l'infime mouvement de son ventre qui monte et descend régulièrement sous son pull. Léa respire. Léa dort. Soulagée, Marianne se tourne vers son mari. Elle pensait qu'il s'était assoupi aussi, mais elle constate que ses paupières sont ouvertes. Il a les yeux baissés vers le sol. Le regard fixe.

- Anthony ?... Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?...

Anthony ne répond pas. Il demeure prostré. Marianne pose la main sur son genou et le secoue doucement.

- Réponds-moi ! Qu'est-ce qui se passe ?

À cet instant, Marianne prend soudain conscience de deux choses à la fois : la première, c'est l'odeur de bière ; la seconde, c'est la feuille de papier froissée que son mari tient dans la main, entre sa cuisse et l'accoudoir.

Le cœur de Marianne s'emballa à nouveau. C'est comme un début de panique, qu'elle s'efforce de contenir. Anthony ne boit pas. Elle ne l'a jamais vu ivre. Elle lui secoue le genou un peu plus fort.

- C'est quoi, ça ? lance-t-elle en montrant la feuille.

Anthony réagit enfin. Il redresse la tête, très lentement, par à-coups, comme si les muscles de sa nuque étaient rompus. Il cligne des pau-

pières à deux reprises sans que cela ne fasse disparaître le voile rosâtre qui embue ses yeux. Marianne le regarde. Elle ressent du dégoût, de la colère, de la pitié.

- Fais voir, dit-elle en récupérant le papier entre les doigts d'Anthony. Elle le défroisse. C'est une lettre. Un courrier officiel. Elle le lit, puis lance un coup d'œil furtif à son mari. Puis le relit. Ses lèvres remuent, articulant les mots en silence. En substance, il est écrit que par le présent courrier l'entreprise Arcial propose à M. Roussel Anthony un emploi dans sa nouvelle usine de Sousse, en Tunisie, où de nombreux postes sont à pourvoir. Les conditions de salaire sont de 167 euros brut mensuels.

La presque totalité des employés dernièrement licenciés a reçu de la part du groupe une proposition d'une teneur identique.

La lettre tremble légèrement dans la main de Marianne. Elle lève la tête et regarde encore une fois son mari. La première chose qui lui vient, c'est :

- En Tunisie ?

Anthony a une sorte de hoquet, un gloussement d'ivrogne. Il ouvre la bouche et bredouille :

- 167 euros brut...

Sa voix est pâteuse, son haleine sent l'alcool. Il répète :

- 167 euros brut...

Ses lèvres se tordent, c'est autant un sourire qu'une grimace. Marianne ne voit rien de drôle là-dedans. Elle avale un peu de salive, avec difficulté. Anthony glousse à nouveau. Après quoi, il lâche :

- Ça fait combien, en net ?

Dans le silence qui suit, sa poitrine se met à tressauter. Puis ses épaules. Et ça monte encore. Et soudain il renverse la tête contre le dossier du canapé et son rire éclate dans la pièce. Il rit, il rit, d'un rire fou, d'un rire énorme qui fait mal.

La gorge de Marianne se serre.

Quelque chose s'est détraqué.

En cette année 2010, le SMIC, en France, est à 1055,39 euros. Net.

*

Il y a du bonheur sur les visages. Il y a de l'étonnement, de l'admiration, de la joie. Ils sont cent cinquante enfants venus de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise. Toute la région picarde. Ils découvrent Paris. C'est la première fois, pour la plupart. Cela fait partie de la campagne « Vacances d'été » mise en place par le Secours populaire. Tous ces gamins sont issus de familles en difficulté. Licenciements, chômage, précarité, toujours la même chanson triste. Les parents n'ont pas droit au travail, les enfants n'ont pas droit aux vacances. On en appelle à la solidarité.

Une vingtaine d'adultes bénévoles les accompagnent. René s'est porté volontaire. Sa petite-fille Léa est là. C'est une des plus jeunes de la troupe. Ils arpentent le jardin des plantes, ils grimpent sur la tour Eiffel, ils voguent sur la Seine dans un bateau-mouche et contemplent, émerveillés, les fabuleux monuments qui bordent le fleuve. Les enfants sont heureux. Même s'ils savent bien, au fond d'eux, que tout cela n'existe pas. C'est un film. C'est un conte de fée.

Dans le car, au retour, trois gamines d'une dizaine d'années se mettent à scander : « Tous ensemble ! Tous ensemble ! Ouais ! Ouais ! » comme elles l'ont si souvent entendu. Elles ont le poing levé et se marrent comme des bossus.

« La crise est-elle passée ? »

C'est le titre étalé à la une du quotidien économique que Louis Serignan, assis dans son bureau de l'usine de Timisoara, tient déplié entre les mains. La question mérite d'être posée. Dans ses colonnes, le journal présente chiffres et données et tente une analyse de la situation. L'un des journalistes s'appuie sur le dernier classement « Forbes » des plus grosses fortunes mondiales, qui suscite quelques réactions et interrogations. La surprise ne vient pas du fait que les cent personnes les plus riches du monde sont toujours les mêmes, à peu de chose près, mais du constat que la somme de leurs richesses a effectué un bond considérable au cours de ces douze derniers mois. Après la chute, l'envolée ? se demande

le journaliste. On atteint aujourd'hui des cimes auxquelles hier encore l'on n'aurait pas osé s'attaquer. Pour exemple, la première fortune française est désormais classée au quatrième rang mondial, avec 28,2 milliards d'euros. Entre 2005 et 2011, elle a carrément doublé. 14 milliards de plus en six ans. 2,3 milliards par année.

À titre indicatif, on peut noter que durant la même période, la valeur du SMIC a connu une augmentation globale de 140 euros. Environ 23 euros par an.

Louis Serignan replie le journal. Il serait plutôt d'avis de répondre oui à la question. La crise ? Quelle crise ? Sur son bureau trône le nouveau modèle de jante en alliage léger que tous les constructeurs s'arrachent. Une réussite totale. La cerise sur le gâteau. Louis Serignan, ancien directeur d'Arcial France, peut avoir de nombreux motifs de satisfaction. Il a parfaitement travaillé. Il s'est si bien débrouillé dans la gestion du site français que le groupe lui a confié les rênes de son usine roumaine. Et celle-ci tourne à plein régime. Les commandes augmentent et la production suit. « ON EMBAUCHE » : c'est écrit en lettres gigantesques sur une pancarte à l'entrée du site. Les candidats se bousculent au portillon. Une aubaine pour eux. Chez Arcial, un ouvrier roumain est payé en moyenne 400 euros par mois. C'est encore trop, certes. Mais Louis Serignan ne manque pas de ressources. Il a déjà des idées pour la suite. Il a déjà un plan.

Les roses poussent-elles aussi à Timisoara ?

On ne saura jamais vraiment ce qui lui est passé par la tête, à Anthony. Ce qui lui a pris de pénétrer dans cette modeste bijouterie de quartier avec sur la figure un ridicule masque de Robin des bois en plastique et au poing non point un arc mais un pistolet à billes - mauvaise imitation d'un Colt semi-automatique, made in China. Cinq minutes avant la fermeture, Anthony franchit la porte de la boutique et brandit son jouet au nez du commerçant en lui hurlant de lever les mains en l'air ainsi qu'il l'a vu faire mille et une fois à la télé ou au cinéma. Mais la vie n'est pas un film, n'est-ce pas ? Difficile de dire lequel des deux hommes

est le plus terrifié. Anthony sue par tous les pores et sa sueur pue la bière. Il continue de hurler d'une voix hystérique tout en fracassant deux petites vitrines avec le canon de son faux pistolet. Il raffe bagues, bracelets, colliers, qu'il enfourne dans le sac à dos où il n'y a pas si longtemps il glissait son bleu de travail. Il s'entaille le poignet aux éclats de verre mais ne le sent pas. L'adrénaline. Les nerfs. L'alcool. La trouille. Il agite son arme dans tous les sens. Il prend tout ce qu'il peut. Il saisit encore une série de montres sur un présentoir, puis fait brusquement demi-tour et file vers la sortie. À vue de nez le butin qu'il emporte s'élève à 2500 ou 3000 euros. Sitôt qu'Anthony a le dos tourné, le commerçant ouvre un tiroir sous son comptoir et en extrait un revolver Astra calibre .22 Long Rifle. Un vrai. Il tire deux fois au jugé. Anthony vient juste de passer la porte. La première balle l'atteint au bas des reins et stoppe net sa course. Ses jambes ploient. La seconde balle lui perfore l'occiput au moment où il tombe à genoux. Son buste poursuit sa chute vers l'avant, puis son visage heurte durement le sol, écrasant le masque de Robin des bois. Car la vie n'est pas un conte de fée, n'est-ce pas ? Trois secondes plus tard, le cœur d'Anthony cesse de battre. Le mari de la belle Marianne est mort.

Quelques gouttes de sang ont giclé sur l'asphalte, on dirait des pétales ou de la pulpe de fruit. En Picardie, les roses comme les cerises sont rouges.

TIRÉ À PART DE LA REVUE

débat
formation



© Les Éditions Stratégiques